

## LA PLUIE A MONTPELLIER

« *Parlez-moi de la pluie et non pas du beau temps...* » a chanté Georges, notre voisin de Sète, Monsieur Brassens. La pluie... Que de propos contradictoires à son sujet, selon que nous retenons d'elle ses violences soudaines ou ses longues périodes d'absence ! Et sans doute plus encore dans notre région de climat méditerranéen marqué par l'irrégularité des précipitations.

En ville, la mémoire des habitants de longue date est ainsi plus sensible à ces journées de déluge, inondant caves et rues, au cours desquelles ruisseaux et rivières, à l'ordinaire inoffensifs, enflent de façon monstrueuse, pour quelques heures, dévastant leurs voisinages : « cyclones » de l'automne 1907, dont on peut encore découvrir les méfaits au marché aux puces, sur de vieilles cartes postales, septembre 1933, novembre 1955, septembre 1976, octobre 1979, août 1980...

Dans les faubourgs et les campagnes voisines, hors d'atteinte des sautes d'humeur des cours d'eau, on se souvient plus volontiers de ces longues périodes de relative sécheresse qui ont vu puits et sources se tarir ; années de maigres récoltes et de maigres chasses : « *Aiga que tomba plan del cel, fa viure l'ome e mai l'aucèl* »...1942-1950 ; 1955-1959 ; 1980-1985...

La pluie...Source de vie, souvent richesse et parfois catastrophe, certains l'étudient, la mesurent, cherchent à percer les secrets de ses origines, pour mieux gérer les bienfaits qu'elle procure ou prévenir les conséquences de ses fureurs. À Montpellier, depuis plus de deux cent ans, on a ainsi patiemment récolté, ici ou là, des informations sur elle : hauteurs de pluie exprimées en pouces, lignes et seizièmes de ligne, avant la Révolution française, en millimètres aujourd'hui. La connaît-on mieux pour autant ?

Oui, diront les climatologues et les statisticiens qui traitent ces données accumulées au fil des ans. Mais Disraeli ne disait-il pas : « *Il existe trois types de mensonges : les petits mensonges, les gros mensonges, et les statistiques...* » !

Il est en réalité délicat de décrire l'irrégularité des précipitations de Montpellier à l'aide d'indicateurs statistiques d'usage courant. La classique « moyenne », par exemple, n'a ici que peu d'intérêt. Pour parler de pluie, sans doute vaudrait-il mieux parler du rôle qu'elle peut jouer dans les activités des hommes. Que pensent d'elles les maraîchers ? Les vigneron ? Les techniciens qui assurent notre alimentation en eau ? Ceux qui ont à charge d'assainir notre ville ou de la

protéger contre les crues ? Ou bien encore, ceux qui nous rendent visite en été et qui savent faire la différence entre leur pluie et la nôtre ! Sans doute vaudrait-il mieux parler des écarts entre les années les plus sèches et les plus humides, ou des précipitations extrêmes et dévastatrices que nous avons connues, et qui ne sont probablement pas les plus fortes possibles.

Faudra-t-il finalement en venir à des chiffres ? En voici donc quelques-uns... En une année, par exemple, il peut tomber moins de 350 mm d'eau (260 mm en 1850, mesurés par M. Legrand, au faubourg Boutonnet, 340 mm en 1985) ou de 1300 à plus de 2000 mm (2150 mm en 1876 ; 1499 mm en 1857 et 1341 en 1862, mesurés au Jardin des Plantes, ou encore 1332 mm en 1969, à l'École d'Agriculture). Les minima sont comparables aux valeurs observées dans les régions semi-désertiques de la Terre ; les maxima sont plus de deux fois supérieurs aux pluies moyennes annuelles de la région parisienne... Cependant, lorsqu'une année présente une hauteur de pluie élevée, l'automne apporte, en général, plus de 50% du total annuel. De septembre à novembre, ou d'octobre à décembre, on a ainsi pu relever des hauteurs atteignant 600 à 900 mm. Dans l'arrière-pays, ces phénomènes sont amplifiés et connus sous le nom de « pluies cévenoles ». Ils sont responsables des inondations les plus graves : crues de l'Hérault, de l'Orb, du Vidourle, des Gardons... En trois mois, il tombe alors sur Montpellier autant d'eau qu'en une année ou presque à Brest ou à Paris ! Durant ces automnes « arrosés », les précipitations mensuelles peuvent dépasser 300 mm (499 mm en septembre 1957, au Jardin des Plantes ; 468 mm en septembre 1933, à l'École d'Agriculture...).

À des échelles de temps plus faibles, les chiffres sont tout aussi impressionnants. Ainsi, en une seule journée, peut-on observer des précipitations dépassant 200 mm : 203 mm en octobre 1979 à Fréjorgues, 260 mm à Clapiers ; 260 mm à Saint Gély du Fesc en septembre 1976... Une étude de la Météorologie Nationale donne pour Montpellier une hauteur journalière de 318 mm ! Seule la station de Perpignan aurait enregistré une précipitation plus forte (435 mm). De telles valeurs sont de 2 à 4 fois supérieures à celles observées dans les autres régions de France. Ceci a pour conséquence que les investissements d'assainissement pluvial, pour un même degré de protection, sont beaucoup plus lourds à Montpellier que dans la plupart des autres villes de France.

Et pourtant, ces trombes d'eau, et d'une manière générale la pluie, n'occupent finalement que peu de notre temps. Selon la même étude de la Météorologie Nationale, Montpellier serait la ville présentant le moins d'heures de pluie par an : 404 heures en moyenne (4,6 % du temps), contre 558 à Perpignan, 560 à Toulon, 641 à Nice, 780 à Paris ; mais aussi 854 à Bordeaux, 873 à Toulouse, 951 à Lyon, 1042 à Grenoble, et 1380 à Brest (15,8 % du temps) !

Enfin, que retenir de tout cela ? Sans doute qu'il est préférable d'habiter ici sur quelque hauteur et qu'il est préférable de prendre garde, à l'automne, quand souffle le « Grec », ou le « Marin ». Mais après tout, qu'importe si vous ne reteniez seulement de la pluie qu'elle a pu, ou pourra un jour, vous faire échanger « *un p'tit coin d'parapluie, contre un coin d'Paradis* »

Michel Desbordes  
Laboratoire d'Hydrologie Mathématique

Article paru dans *Montpellier votre ville* n° 86, février 1986